

Echos de Berlin

58^{ème}
BERLINALE7 AU 17 FEVRIER
2008

La Berlinale a éteint les feux de sa rampe le 17 février, Voici quelques échos de la cuvée 2008. J'ai pu voir 35 films entre le 7 et le 17 février... Mais j'avoue qu'entre séances, conférences de presse, rencontres, je n'ai matériellement pas trouvé le temps de composer un billet quotidien. Les vrais journalistes envoient leurs impressions au jour le jour, ils voient un, deux, peut-être même trois films par jour, puis rédigent leur pensum.... Ce sont des professionnels !

La Berlinale de cette année fut pour moi une succession de bonnes et moins bonnes découvertes, quoi de plus naturel ?! Mon séjour a été assombri par la nouvelle des disparitions de l'acteur américain Roy Scheider (1932-2008), du chanteur et fantaisiste français Henri Salvador (1917-2008), et tout particulièrement pour la Vaudoise que je suis de Claude Vallon (1933-2008), journaliste et homme de théâtre bien connu des Romands.

La compétition

Près de 400 films ont été montrés à cette 58ème Berlinale, dont 26 dans la section "Compétition", même si 5 d'entre eux étaient "Hors Compétition" dans cette même section! Allez comprendre! Parmi ces 26, j'ai pu en voir 17.

L'Ours d'Or 2008 (meilleur film), *Tropa de Elite* de José Padilha, m'a frappée par son sujet brûlant : la violence dans les favelas de Rio de Janeiro et la corruption à tous les échelons de la police. Le film nous plonge dans la réalité brésilienne en 1997, juste avant la visite du Pape. La population ordinaire vit entre deux factions qui la terrorisent et la rançonnent, sous prétexte de la protéger, les policiers et les dealers. Le film, commenté en voix off par un officier de ladite "troupe d'élite", présente les hommes du BOPE, courageux au-delà de toutes limites, des guerriers incorruptibles vêtus de noir, dont l'emblème est une tête de mort, qui essaient de nettoyer les écuries d'Augias, répondant à la violence par la violence.



Dans un style pseudo documentaire, ***Tropa de Elite*** est un film hyper violent, présentant des Rambos usant de torture et de sévices pour séparer le grain de l'ivraie dans un chaos qui perdure malgré eux. Padilha dénonce la corruption inévitable dans les forces de police régulières, mal payées, mal armées face au crime organisé plus puissant avec lequel il est plus prudent de négocier... Le film est un immense succès au Brésil, vivement attaqué par les diverses polices qui ne veulent pas s'y reconnaître. Les méthodes musclées du BOPE, telles qu'elles sont présentées dans le film, provoquent les applaudissements du public brésilien. Et ont séduit le jury de la Berlinale. Mais je n'ai pas très bien compris la valeur cinématographique de ce film, j'y ai surtout vu un courageux témoignage.

Un perdant qui a été hué lors de la séance à laquelle je me trouvais, ***Feuerherz*** (Heart of Fire) de Luigi Falorni, se proposait de dénoncer une autre forme d'ignominie : l'enrôlement des enfants dans les forces armées. Plaçant son intrigue en 1982 en Erythrée où deux armées de libération se font la guerre entre elles, tout en faisant la guerre à l'ennemi éthiopien, Falorni n'a pas convaincu.



Les détracteurs du film lui reprochaient d'exploiter l'image des enfants soldats, certains ont même crié au "film politique pornographique", à une nouvelle forme de "colonisation", à un "profit obscène fait sur la misère de l'Afrique", alors que le film essayait plutôt maladroitement et très pudiquement, de dénoncer le calvaire des enfants soldats. Son héroïne, Awet, une fillette livrée par son père, avec sa soeur aînée, aux "Enfants d'Erythrée", prononce des aphorismes dignes de "Candide" pour dénoncer le recrutement des enfants et la guerre civile. Falorni a voulu faire un film pour les familles, on n'y voit guère d'horreurs, pas de viol, peu de sang, tout juste quelques cadavres flottant dans une rivière. Mais cela a violemment déplu, ce jour-là, à une partie du public, (allemand en particulier, donc féroce ment politiquement correct depuis 1945...), qui a voué le film aux gémonies.

Un réalisateur mexicain a reçu le **Prix Alfred Bauer 2008**, prix décerné à un film qui ouvre de nouvelles perspectives dans l'art cinématographique. Prix bien mérité pour **Lake Tahoe** de Fernando Eimbcke. Un style minimaliste, une simplicité réjouissante, un rythme fatigué : une journée dans le Yucatan. La journée de Juan, un adolescent qui vient d'accidenter la voiture familiale, et qui cherche dans la bourgade de Puerto Progreso, de garage en atelier de réparation, quelqu'un capable de réparer le véhicule. On découvre peu à peu que c'est jour de deuil pour lui, et qu'il est empli de désarroi.



Il marche, il rencontre dans cette bourgade assoupie une, deux, trois personnes, toutes plus colorées les unes que les autres. Tous ces personnages l'aident peu à peu à assumer sa douleur. Et tout ça sans sprint, ni cris ni violence, dans le silence endormi d'une journée chaude et interminable. La caméra est calme, pas de balayage à l'épaule, le style épuré, les plans qui se succèdent en douceur font de cette errance (dans laquelle on finira par deviner une méditation sur la mort) une quête patiente entrecoupée de brèves explosions. Juan fait irrésistiblement penser à John Franklin, le héros du roman paru en 1983 en Allemagne, **Die Entdeckung der Langsamkeit (La découverte de la lenteur)** de Sten Nadolny). Rafraîchissant (malgré l'impression de canicule que dégage chaque plan!) et reposant, une oeuvre un peu dans le style de Jarmusch, teinté de Tati, avec un soupçon de Bresson, l'humour en plus.

J'ai aimé et admiré **Julia** du Français Eric Zonca, tourné en anglais avec la magistrale Tilda Swinton. Un oublié du palmarès, à mon sens.



L'histoire d'une alcoolique à la dérive qui, pour se faire de l'argent, va mettre sa vie et celle d'un enfant en péril, et découvrir peu à peu des sentiments quasi maternels en elle. La rousse et énergique Anglaise joue une femme menteuse, manipulatrice, cynique, égocentrique, brutale et vulnérable

malgré tout. Plus elle prendra des initiatives, plus elle provoquera le malheur, plus elle s'enfoncera, entraînant d'autres avec elle. Et pourtant, elle ne s'inclinera pas, et finira par retrouver dignité et humanité. Tilda Swinton est superbe, flamboyante. Et si le film fait un peu penser à **Gloria** de Cassavetes, Tilda Swinton refuse catégoriquement la filiation avec le personnage joué par Gena Rowlands.

Le puissant **There Will be Blood** de Paul Thomas Anderson et le radieux **Happy-Go-Lucky** de l'Anglais Mike Leigh me semblaient les favoris incontournables pour l'**Ours d'Or**. Le premier à cause de son souffle, de la fresque historique de la ruée vers l'or noir qu'il présente et de l'interprétation époustouflante de Daniel Day-Lewis. (photo au début de ce document)



Il y joue un prospecteur misanthrope et ambitieux, pour lequel tous les mensonges sont bons pour arriver à ses fins, et qui ne s'associe qu'avec des êtres plus faibles et dociles, afin de garder toujours la haute main sur ses projets. Son succès n'est ébranlé que par sa rencontre avec l'intégriste religieux Eli Sunday, qui tente de mettre un frein à son élan tout en lui soutirant de l'argent. L'image est magnifique, aride, brutale, sombre tant pour les plans généraux que pour les gros plans du héros, dont on suit la lente descente vers son enfer. La musique de Jonny Greenwood souligne la dureté métallique et mécanique de cet univers. **There Will Be Blood** n'a pas eu l'Ours d'Or, mais son metteur en scène, Paul Thomas Anderson, a obtenu **l'Ours d'Argent 2008 pour le meilleur réalisateur**. Et le compositeur Jonny Greenwood **l'Ours d'Argent pour la meilleure musique de film**.

Dans un tout autre registre, le **Happy-Go-Lucky** de Mike Leigh

nous présente une héroïne positive et charismatique. Poppy, que l'on prendrait de prime abord pour la punkette-hippie de service, est une jeune maîtresse d'école enfantine pas comme les autres. Excentrique, charmante, rieuse, pleine d'humour, elle est un rayon de soleil, et sourit là où tous les autres se renfrognent. La première scène du film la résume pleinement : elle roule à vélo dans les rues londoniennes, souriante, lumineuse, libre. On lui vole son vélo. Qu'à cela ne tienne, elle prendra des leçons d'auto-école! Autour d'elle, des gens plus sérieux, revendicateurs et hargneux comme Scott, son professeur d'auto-école (Eddie Marsan), blessés et revanchards comme son professeur de flamenco, ou tout simplement rancuniers comme sa soeur. Poppy, elle, aime voir les choses du bon côté.



Et aimerait partager son sourire intérieur avec les autres. Mike Leigh la compare à Vera Drake : les deux personnages voient l'aspect positif des choses et veulent croire au bonheur. C'est une vision positive de la vie (et peut-être de la transmission des connaissances) que Leigh nous communique dans cette comédie qu'il veut cependant aussi sérieuse. Il y montre son refus du misérabilisme, et sa conviction de la nécessité d'ouverture vers les autres dans notre monde qui, nous dit-il, "court à la catastrophe". La radieuse Sally Hawkins, interprète de Poppy, a obtenu **l'Ours d'Argent 2008 pour la meilleure actrice**.

J'ai moins de bien à dire de **Elegy**, de la réalisatrice Isabel Coixet, d'après le roman **The Dying Animal** de Philip Roth, qui traite de la rencontre d'un vieux professeur, David (Ben Kinsley), dont la vie est une longue succession d'aventures féminines et de Consuela (Penelope Cruz), une jeune étudiante qui tombe amoureuse de lui.



Le duo Ben Kingsley-Penelope Cruz m'a paru fort peu crédible : imaginez Max Schreck (jouant Dracula) séduire Marilyn Monroe! Le film était monotone rythmé par trois types de scènes : le professeur donnant ses cours, le professeur se confiant à son vieil ami et confident (Dennis Hopper) et le professeur se retrouvant avec la superbe Consuela. Lorsqu'on comprend pourquoi ce film trop lisse s'intitule **Elegy** - Consuela découvre qu'elle a le cancer du sein et que la chirurgie va la mutiler - on est un peu ému par sa détresse. Mais on ne comprend toujours pas ce qui l'attache à David.

Restless de l'Israélien Amos Kollek suit les trajectoires d'un père et de son fils. Le père, Moshe, fantaisiste et poète subversif israélien, réfugié depuis une vingtaine d'années à New York, a abandonné, pour fuir un conflit absurde, sa femme, son fils âgé d'un an et son pays. Il vit de combines et d'arnaques, croule sous les dettes, harcelé par ceux à qui il doit de l'argent. Son fils Tzach, sniper dans l'armée israélienne, âgé de vingt ans, est renvoyé suite à une bavure professionnelle. Une rencontre entre père et fils va être inévitable. Confrontation de deux visions, de deux formes d'engagement, affrontement de deux générations: le film réussit peu à peu à nous réconcilier avec ce Moshe au départ si méprisable. On le voit se muer en chansonnier façon Lenny Bruce, oser dire tout haut ce qu'il pense, et s'efforcer de nouer une relation avec son fils. Au-delà de la séparation et de l'exil, ce film parle d'un pays dont la politique prône la loi du Talion et du dilemme que cela pose à bien des Israéliens.

Quant à **Ballast**, de Lance Hammer, il m'a donné de fortes attaques de paupières. Le film se déroule dans le Mississippi et raconte le parcours de trois personnages à la rencontre les uns des autres : Lawrence qui vient de perdre son frère jumeau et tente de se suicider comme lui; Marlee, sa

belle-soeur, qui a perdu son travail et peine à élever son fils à problèmes; James, l'ado que le manque d'encadrement incite à faire toutes les bêtises. Le film est une succession d'ellipses et de non-dits, les personnages peinent à dialoguer, le rythme est lent, l'intrigue mininale, la caméra souvent portée, les silences interminables, et le spectateur qui ne s'ingénie pas à combler les lacunes est enclin à s'assoupir.

Même indifférence envers **Man Jeuk (Sparrow)** de Johnnie To, qui s'essaie ici à une comédie sur les pickpockets (appelés Sparrows ou Moineaux à Hong Kong, à cause de leur dextérité à piquer puis s'éclipser). Kei et ses trois acolytes sont des sparrows très doués qui rencontrent un jour, chacun de son côté, la belle Chun Lei, laquelle les ensorcelle et les manipule, puis les fait tomber entre les griffes d'un puissant parrain. Pas de séquences violentes, pas de coups de feu, pas de sang, on se retrouve dans une comédie facétieuse, avec des séquences fredonnées, d'autres pratiquement dansées, une oeuvre légère, très inattendue de la part de Johnnie To, qui en a convaincu certains.

Les deux films français en compétition n'ont pas eu droit non plus à des Ours. Le Jury Oecuménique a cependant couronné le film de Philippe Claudel, **Il y a longtemps que je t'aime**. Les échos sur le Claudel et sur le **Lady Jane** de Robert Guédiguian sont très divers, mais personne n'a crié au chef-d'oeuvre incompris. À vérifier sur pièce.

Exception à la coutume, il y avait un documentaire en compétition, **Standard Operating Procedure**, d'Errol Morris. Le générique ressemble à un tableau géométrique composé des centaines de photos témoins des sévices commis par des soldats américains dans la prison irakienne d'Abou Ghraïb. Le réalisateur a enquêté deux ans à partir des clichés qui ont fait scandale en 2004. Errol Morris donne la parole aux soldats impliqués, à l'exception de deux qui purgent de longues peines et n'ont pu être interrogés. Le commentaire du document souligne qu'ils sont seuls à avoir été jugés et punis pour

des crimes encouragés par leur hiérarchie, qui ne mettait ni frein ni accélérateur aux moyens mis en oeuvre pour "soften" (amollir, préparer) les prisonniers aux fins d'interrogatoire. Face à la caméra, sur fond gris, cadrés de très près, trois femmes (dont Lynndie England) et six hommes donnent leur version, se défendent plus ou moins, regrettent plus ou moins, accusent unanimement les supérieurs hiérarchiques qui exigeaient une "préparation" des prisonniers permettant d'obtenir des aveux. À ce jour, seuls onze soldats ont été condamnés à des peines de prison.

Des officiers supérieurs ont été démis de leurs fonctions ou ont reçu une réprimande. Aucun des hauts responsables de l'armée n'a été inquiété. Errol Morris réussit à rouvrir le débat, sans s'apitoyer ni s'acharner sur les accusés. Il a reçu **l'Ours d'argent 2008 - Grand Prix du Jury**, une juste reconnaissance de la qualité de son travail. Récompense qui vient s'ajouter à l'Oscar de 2003 pour son film **The Fog of War**, dans lequel Robert McNamara, ex-secrétaire américain à la Défense, commentait sa carrière.

Hors compétition

Parmi les films présentés en Compétition "Hors Compétition" : le **Katyn** d'Andrzej Wajda, qui fait toute la vérité possible sur le massacre de probablement 22'000 officiers et intellectuels polonais (toutes les personnes suspectes d'hostilité au communisme) par les Russes au printemps 1940, en divers lieux de l'Ouest de l'URSS, alors que Russes et Nazis étaient encore alliés (pacte d'acier). **Katyn** dénonce l'alliance entre deux totalitarismes et les moyens qu'ils mirent en oeuvre pour dominer (mensonges, menaces, exécutions, etc.). Longtemps, les Nazis furent accusés du massacre. (En 1990, Mikhaïl Gorbatchev a enfin reconnu que le NKVD était responsable du carnage. Mais ce n'est qu'en 1992 que Boris Eltsine remit aux Polonais des documents prouvant irréfutablement la culpabilité des autorités russes d'alors.) À 82 ans, Wajda évoque un sujet longtemps tabou (longtemps, en URSS, le seul fait d'être apparenté à une victime de Katyn pouvait entraîner l'interdiction de faire des études ou de travailler). Le propre père de Wajda fut exécuté à Katyn. À partir d'archives, Wajda a créé divers personnages d'officiers, de leurs épouses qui les attendent en vain et de leurs enfants. Le film s'articule autour de trois dates-clés : 1939-1940, l'arrestation et la disparition des officiers et de l'intelligentsia de Pologne. 1943 : Les Allemands révèlent les noms de victimes découvertes dans le charnier de Katyn, les Soviétiques parlent de "crime nazi", les Nazis de "crime soviétique". Enfin 1945, les

mesures pour entretenir le silence et le mensonge prennent force de loi en Union Soviétique. Le film s'ouvre en 1939, sur un pont où se croisent les Polonais fuyant les Russes vers l'Ouest et les Polonais fuyant les Nazis vers l'Est. Tout est dit. Un climat un peu fantomatique, une bande-son sobre, pas de pétarades ni de coups de feu, un climat de guerre dans un silence de mort. Le premier coup de feu que l'on entend dans le film est celui tiré par un officier polonais qui se suicide en 1943. Les autres coups de feu sont ceux tirés dans la nuque des martyrs polonais à Katyn, scène qui intervient à la fin du film. Le poids historique de Katyn est tel qu'on se sentirait sacrilège en émettant des commentaires sur sa valeur artistique.

Le festival s'est ouvert avec la projection de **Shine a Light** de l'immense réalisateur Martin Scorsese. Scorsese a construit son film autour d'un concert donné au Beacon Theater à New York en octobre 2006, avec Bill Clinton en DJ! 16 caméras ont capté la magie et la chorégraphie inimitables des Rolling Stones, et Scorsese retrouve les astuces qui nous avaient plongés en plein ring dans **Raging Bull** : on est à la fois devant, derrière, au-dessus, à côté de Mick, Charles, Ron et Keith, en même temps, à tout instant. Merveilleuse impression de jeunesse retrouvée pour le public qui a grandi avec le groupe. Les Stones sont toujours les mêmes, et ils nous apportent les seventies sur un plateau. Ils ont vaincu le temps, on aime leurs rides, comme leur discrète provocation. On s'étonne de

leur douceur et de leur retenue, sachant qu'ils passaient pour des rebelles dangereux. Rien d'obscène, rien de vulgaire, pas de déclarations fracassantes, juste de la musique, et une danse incessante de feu follet pour Mick Jagger. On saisit pourquoi, lors d'une interview de 1972, lorsqu'on lui avait demandé "Can you picture yourself at the age of 60 doing what you do now ?" " (Pouvez-vous imaginer faire ce que vous faites maintenant quand vous aurez 60 ans ?), il avait répondu sans hésiter : "Easily!" (Facile!). Et c'est vrai, les diamants sont éternels.



Je crois que **Be Kind, Rewind** de Michel Gondry sera un film pour exégètes, une réflexion dans un registre déjanté sur la fabrication de films et sur les lois qui règnent dans le monde du cinéma... ou peut-être sur le fonctionnement du rire. Quant à moi, le ton burlesque m'a agacée et je n'ai pas réussi à m'intéresser à Jerry (Jack Black) et Mike (Mos Def), deux bouffons qui exploitent un magasin de vidéo. Le cerveau subitement magnétique de Jerry efface toutes les cassettes et il ne leur reste plus qu'à tourner pour trois francs six sous (avec leur caméra vidéo, à partir de leurs souvenirs) des versions courtes des films les plus demandés par leurs clients, comme **Ghostbusters**, **Driving Miss Daisy**, **2001**, **Space Odyssey**, **The Lion King**, **Robocop**, **Men in Black**, etc. Dans chaque remake, Jack Black s'attribue le rôle principal, vous pouvez imaginer!

Hors compétition, un film à costumes dont l'esthétique m'a paru parfaite, les acteurs excellents, l'intrigue passionnante et nouvelle, **The Other**

Boleyn Girl, premier film de Justin Chadwick, auquel je souhaite une brillante carrière. J'ignorais qu'il y avait eu deux sœurs Boleyn et que ce cavaleur de Henry VIII (Eric Bana) avait fait un enfant à la sœur cadette d'Anne Boleyn, Mary (Scarlett Johansson) avant de concevoir la future Elizabeth Ière avec Anne (Natalie Portman)! Une belle histoire fabriquée autour de deux sœurs dont on ne sait pas tout, formidablement incarnées par des comédiennes parfaites. Anne semble dévorée d'ambition, Mary recherche le bonheur. Toutes deux sont manipulées par leur père et leur oncle qui ont pour règle de se servir des femmes pour renforcer leur influence à la cour.



Henry VIII semble l'esclave de ses sens, et de son obsession de produire un héritier mâle. Eric Bana est juste trop beau, trop grand et trop svelte pour incarner Henry VIII si l'on se réfère au portrait célèbre peint par Hans Holbein. Le souverain anglais a 36 ans lorsqu'il demande l'annulation de son mariage à Catherine d'Aragon, il en a 42 lorsqu'il épouse Anne Boleyn. Bana fait un quadragénaire craquant, à défaut de crédible! Le film s'achève sur l'exécution d'Anne Boleyn (on sait que son Barbe Bleue d'époux épousera encore Jeanne Seymour, Anne de Clèves, Catherine Howard et Catherine Paar, avant de mourir à l'âge de 56 ans). Tourné en HD, ce film est un régal pour les yeux.

Dernier film hors compétition dont j'ai envie de dire un peu de bien, **Fireflies in the Garden**, de Dennis Lee. Un père perfectionniste et tyrannique, une mère soumise, mais frustrée, un fils rebelle plein de haine pour son géniteur. Le fils devenu adulte retrouve son père qu'il n'a cessé de détester, à l'occasion de l'enterrement de sa mère. Et les vérités explosent. Une BO envahissante nous rappelle à chaque instant que nous vivons un drame, et nous empêche de

participer lucidement au film. Il n'en reste pas moins que les interprètes, Willem Defoe en tyran domestique, Julia Roberts en épouse muselée,

Ryan Reynolds en fils rancunier sont tous parfaits, ainsi que tous les seconds rôles.

Les autres sections

Dans la section **Panorama**, qui ne concourt pas pour les Ours, j'ai remarqué un film "apocalyptique", **3 Dias** de F. Javier Gutierrez. Avec peu de moyens, et des acteurs convaincants, il se joue durant les trois derniers jours avant qu'un météorite géant ne s'écrase sur la planète. Dans un petit village, Rosa essaie de convaincre son fils cadet, Alejandro, une tête dure qui n'aime personne, à commencer lui-même, de protéger la famille de son frère que Soro, un tueur échappé de prison, s'est juré de massacrer. Tandis que Soro met toute son énergie à accomplir sa vendetta, Alejandro prend peu à peu les choses en main, et se mue en ange gardien des enfants de son frère. La lutte entre le bien et le mal semble bien vaine, la planète est condamnée. Mais qu'importe, elle perdure. Pour décrire panique et atmosphère de fin du monde, Gutierrez a recours à des mouvements de caméra brusques et des plans brefs. Il filme des couleurs sans couleurs, une nature qui semble brûlée et desséchée, des constructions lézardées, des hangars à moitié détruits. Assez convaincant.

Chiko du jeune réalisateur allemand Özgür Yildirim, fait irrésistiblement penser à **Scarface** (1983, Brian de Palma) et aux films de gangsters de Martin Scorsese. L'ascension et la chute d'un malfrat se déroulent ici à Hambourg, dans la communauté des dealers turcs. L'excellent Moritz Bleibtreu joue le caïd Brownie, Dennis Moschitto est l'ambitieux Chiko qui sait attendre son heure, Volkan Özcan incarne Tibet, moins intelligent et trop pressé de réussir. Le parfait film de gangsters: drogues, sang, violence, une belle femme, des voitures de luxe, tout y est. On a déjà vu ce genre de film, mais pas encore fait par un Allemand et situé à Hambourg.

J'ai été impressionnée par la noirceur et la violence du film **La Rabia** d'Albertina Carri. Dans la

pampa argentine règne une atmosphère brutale et sauvage. La bande-son est hantée de bruits de gémissements, d'ahanements, de râles, de cris d'animaux, de cris d'humain, des cris d'une petite fille muette. Deux clans s'y détestent ouvertement : Pichon vit seul avec son fils qu'il ne cesse de rouer de coups. Poldo est l'époux d'une femme plus jeune, leur fillette Nati est muette. Poldo ignore que sa femme le trompe avec Pichon, dans une relation bestiale et avilissante. Les deux enfants sont témoins muets de la sauvagerie des adultes, Nati retranscrit en dessins violents les angoisses qu'elle éprouve dans ce milieu hostile et contraire. Un film qui n'a rien de plaisant, et qui marque.

J'ai vu avec intérêt **Transsiberian** de Brad Anderson, l'histoire de Roy et Jessie, un couple d'Américains qui voyage à bord du fameux train de Pékin à Moscou, à travers la Sibérie. Ils font la connaissance d'un autre couple, et devinent peu à peu que ces deux ne sont pas vraiment si innocents qu'ils le disent. Meurtre, drogues, enlèvement, exactions: suspense très bien maintenu d'un bout à l'autre du film.

Dans un registre très différent, **Boy A** de John Crowley parle des espoirs et des peurs du jeune Jack (Andrew Garfield), qui essaie, avec l'aide de Terry (Peter Mullan), un assistant social devenu son plus proche ami, de recommencer une vie sous une nouvelle identité. Il y réussit presque, trouve un emploi, de nouveaux amis, et même une copine. On découvre par flashbacks que Jack sort de prison, où il avait été enfermé pour complicité de meurtre, et comment il avait peu à peu glissé sur la pente du crime. Mais les médias le traquent et découvrent aussi son refuge. Cela ne peut que mal finir. Un film sur l'intolérance, la difficile réintégration, la puissance létale de la presse. **Le Jury oecuménique lui a décerné un prix.**

Toujours dans la section **Panorama**, j'ai vu le très bon documentaire

Sharon de l'Israélien Dror Moreh, qui retrace la carrière d'Ariel Sharon et sa folle et courageuse décision de faire évacuer les colons israéliens de la bande de Gaza en 2005. Après six années de tournage, un portrait positif de l'ancien premier ministre (toujours dans le coma à l'heure où l'on écrit ces lignes) se dégage. Dror Moreh, pour qui Sharon était l'ennemi en personne, avoue avoir compris, pendant ses recherches, que Sharon était "la seule personne suffisamment forte pour apporter un futur à la région".

A signaler, hors toute section, la présentation devant une foule hystérique et ravie d'**Om Shanti Om**, en présence de sa vedette, Shah Rukh Khan, le producteur acteur le plus puissant de Bollywood.



On a pu voir ce film en novembre dernier dans les grandes villes de Suisse. Le film de Farah Khan se joue dans le milieu du cinéma. Dans les années 70, Om, un jeune artiste, trouve la mort dans des circonstances mystérieuses. Il renaît au XXI^e siècle et tente de faire la lumière sur son assassinat. Il retrouve Shanti, son grand amour d'autrefois. La production a pu s'assurer la collaboration d'une bonne trentaine d'acteurs parmi les plus connus de Bollywood, ce qui a garanti son succès. Lors de la conférence de presse, Shah Rukh Khan s'est dit honoré et fier d'être l'hôte de la Berlinale, a défini avec modestie le film Bollywood comme étant un moyen d'expression coloré, musical, bruyant, un peu kitsch, fait pour un très large public. Shah Rukh Khan est bien dans sa peau de vedette en Inde, et se juge trop petit, trop foncé de peau et trop vieux pour commencer une carrière à Hollywood, avec son anglais qu'il prétend très moyen (ce qui est absolument inexact, il le parle très bien!). Son rêve: faire connaître au

monde les films indiens. Interrogé sur ses opinions politiques, Shah Rukh Khan a éludé la réponse : il laisse aux politiciens le soin de faire de la politique, lui-même n'étant pas assez intelligent pour s'en mêler! Pour ce qui est du style Bollywood, il sait que la formule actuelle plaît, le succès est immense, donc il n'y faut rien changer, si ce n'est réduire peut-être la longueur des films et justifier plus précisément les séquences musicales dans la narration. Le parterre de journalistes applaudit Shah Rukh Khan, un homme charmant, chaleureux et modeste.

Enfin, last but not least, quelques mots sur la première réalisation de Madonna, **Filth and Wisdom (Sauté et Sagesse)**, un long métrage de 81 minutes. Un film à message, somme toute éducatif, par des exemples peu orthodoxes. La vie est faite de dualités : pas de bien sans le mal, pas d'obscurité sans lumière, ce sont deux faces d'une même pièce. On ne peut trouver paix et bonheur que si on accepte cette dualité. **Filth and Wisdom** raconte la lutte pour survivre et réussir de Holly (Holly Weston), Juliette (Vicky McClure) et A.K (Eugene Hutz, le rocker ukrainien sur lequel Madonna



semble avoir craqué, leader du groupe **Gogol Bordello**). Holly prend des leçons de danse qu'elle paie avec ses gains de danseuse érotique (pole dancer), Juliette rêve d'aller aider les enfants d'Afrique et vole régulièrement le pharmacien qui l'emploie, A.K. se fait de l'argent

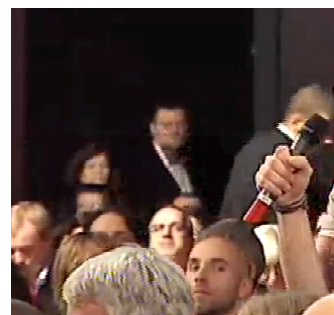
dans des jeux sado-maso gays et finance ainsi sa carrière de musicien.



Tous trois savent que "the road to success is paved with humiliations" (la route du succès est pavée d'humiliations) mais qu'il n'y a aucune honte à être humilié, si c'est pour arriver à accomplir ses rêves. Et non seulement ils réussissent, mais ils aident encore d'autres : ils redonnent le goût de la vie et de l'écriture à un professeur prostré depuis qu'il avait perdu la vue, ils montrent à une femme trompée comment reconquérir son mari en participant à ses jeux érotiques. Tout est bien qui finit bien. J'ai trouvé ce film naïf, prêchi-prêcha, mais pas si mauvais qu'on a voulu le dire. La caméra est mobile sans être frénétique, les diverses anecdotes qui forment la narration sont proprement filmées, ponctuées par les aphorismes qu'A.K. adresse à la caméra, il y a même une séquence animation. Madonna se retrouve dans chacun des trois personnages (un petit coup d'oeil du côté de *I'm not there*, Todd Haynes, 2007 ?), elle se raconte à travers eux : comment elle a lutté pour se faire une place dans le monde et pour faire entendre sa voix. Elle plaisantera à la conférence de presse en précisant que la seule chose qu'elle n'a pas faite, c'est le "pole dancing" (danse érotique)! Le film sortira vraisemblablement sur

Internet et non sur les écrans, Madonna aimant faire les choses différemment.

Il y a encore plusieurs sections dont je n'ai vu que quelques films faute de temps: **Forum, Génération, la Rétrospective, la section Courts Métrages**, j'en passe et des meilleurs. Malheureusement pour moi, j'ai manqué la cérémonie de remise de la "**Caméra de la Berlinale**" à l'acteur allemand Karlheinz Böhm (80) pour son apport au cinéma allemand et son engagement humanitaire. Je n'ai pu assister à la cérémonie de remise d'un "**Ours d'Or pour sa carrière**" au réalisateur Francesco Rosi (86). Et j'ignorais qu'il y aurait une conférence tenue par l'actrice Sandrine Bonnaire (41), le réalisateur Stephen Frears (67) et le producteur Bernd Eichinger (59) dans le cadre de la "**Berlinale Talent Campus 2008**". Il y avait tant de films et de gens à voir, trop d'événements uniques, de durs choix à faire. Les membres de la presse qui évoquent un festival pauvre et décevant ne cesseront jamais de m'étonner.



(SDS et RS. à la conférence de presse de Madonna, le 13.02.08, debout au fond de la salle, écrasés par une foule de journalistes en délire!)

Pour en savoir plus :

Pour retrouver les conférences de presse tenues durant le festival : sur le site de la Berlinale, choisir dans le menu "Festival" **video streaming**
http://www.berlinale.de/de/das_festival/videostreaming/index.html-
Pour toute information sur la Berlinale :
<http://www.berlinale.de>

Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, 20 février 2008